

KADATH



LES ARTICLES EN LIGNE

Permanence des mythes et des figurations

Régine Gossart

Mai 2023

Permanence des mythes et des figurations

Permanence des figurations, des représentations et des mythes dans l'histoire : balade dans les recoins du psychisme humain

Régine Gossart

Le mystère de la permanence

Les figurations, les représentations, les mythes contes et légendes ont traversé l'espace et le temps. Depuis les époques les plus reculées de la Préhistoire jusqu'à des périodes récentes, on retrouve des matrices de représentations et de mises en récits partagées, quels que soient les peuples, les périodes et les localisations. C'est un constat fait par maints anthropologues et archéologues. Depuis les mythes de création du monde, en passant par les figures divines ou démoniaques, la sacralisation de sources ou d'arbres... nous sommes confrontés à des matrices de croyances et de mises en sens qui semblent communes à l'humanité. Bien sûr, les questions qui viennent aux lèvres immédiatement sont : pour quoi et comment ?



*Figure 1. Exemple de sacralisation d'un arbre : l'arbre à clous de Herchies, Belgique.
(Cliché Jacques Gossart)*

Il est aujourd'hui communément admis que nombre de grands mythes, figures sacrées ou symboliques, contes et légendes trouvent leur origine dans des racines communes. Une question explorée par les historiens est la recherche de ces racines communes originelles. En d'autres termes, il s'agit de tenter de retrouver les figures et mythes premiers afin de retracer l'histoire de leurs déclinaisons à travers les âges. Pour y arriver, plusieurs outils méthodologiques sont utilisés. Je ne développerai pas ces questions, préférant laisser ce soin aux historiens et aux archéologues. Néanmoins, on



peut évoquer très brièvement les travaux de Julien d'Huy¹ avec un premier emprunt à la biologie, qui compare les transformations successives des mythes – qui pourtant gardent des traits communs – à la manière dont un héritage biologique se transmet de génération en génération, avec ses constantes et ses légères modifications. Il s'agit donc d'une transmission verticale, phylogénétique, d'une génération à l'autre.

Toujours selon J. d'Huy, un autre mode d'étude de la transmission des mythes est, elle, horizontale. Elle vise à établir la cartographie mondiale de l'existence de mythes à origine commune. Une hypothèse est que ces mythes, ces contes, étant de forts marqueurs identitaires, ont accompagné les populations sur les routes de leurs migrations. Enfin, un autre outil d'étude des mythes est le structuralisme. Il étudie et compare les structures communes aux mythes et contes, établissant qu'un grand nombre de ceux-ci étaient construits selon un ensemble de personnages et d'enchaînement d'actions aux structures identiques.

Dans la préface de l'ouvrage de J. d'Huy, Jean-Loïc Le Quellec questionne :

Pourquoi certains mythes très semblables sont-ils attestés sur de si vastes distances, alors même que ceux qui les racontent n'ont jamais pu se rencontrer et qu'ils ne semblent pas avoir eu d'ancêtres communs identifiables ? En telle situation, cinq hypothèses classiques sont possibles, et en voici la liste : cette répartition serait au hasard ; Elle résulterait de la résurgence universelle d'un archétype ; Elle témoignerait d'une révélation primitive ; Elle serait le produit d'influences très récentes ; Elle serait imputable à un ancien phénomène de diffusion.²

Néanmoins, après avoir signalé tout ceci, une autre question fondamentale persiste. En effet, les figurations, les représentations et les mythes ne sont pas des meubles que nous transportons de déménagements en déménagements. Ils ne sont pas des objets matériels mais des productions psychiques. Ce qui veut dire que, pour continuer à exister, ils doivent vivre dans le psychisme humain. Ils doivent continuer à avoir un sens et ce sens doit être maintenu vivant par ceux qui en reçoivent l'héritage et le retransmettront à leur tour. Autrement, les trappes de l'oubli font disparaître ce qui n'est plus qu'une coquille vide. Dès lors que nous parlons de psychisme, il est important de se tourner vers les éléments théoriques qui permettent d'appréhender cet espace intérieur. Ce sont donc des éléments venant de la théorie psychanalytique qu'on peut verser au débat. Il s'agit d'un questionnement complémentaire aux recherches des historiens et archéologues. Ainsi, il est important de souligner que les hypothèses ne s'excluent pas mais se complètent afin de brosser de l'histoire un tableau complexe et nuancé. À ce titre, on peut citer une réflexion de J.-L. Le Quellec qui écrit :

... si les auteurs qu'on vient de mentionner utilisent cette notion comme une donnée immédiate, prête à l'emploi [et il critique ici la notion d'archétype] et donc utilisable sans autre procès pour leurs interprétations, d'autres commentateurs manifestent une évidente réserve, en suggérant par exemple que les routes commerciales préhistoriques très anciennes mises au jour par les préhistoriens auraient bien pu servir aussi à la diffusion des mythes, symboles et... archétypes.³

¹ J. d'Huy « Cosmogonies » Éd. La Découverte 2020.

² Idem – préface p. 11.

³ J.-L. Le Quellec « Jung et les archétypes » Éd. Sciences Humaines 2013 – p. 9.

Il est important de préciser que, dans son livre « Jung et les archétypes », Le Quellec dénonce la théorie de Jung, l'estimant floue, inexacte et ayant servi à étayer ses idées antisémites. Mais, pour revenir au propos qui est le nôtre, croiser des connaissances venant de domaines très divers peut permettre d'enrichir les recherches, de broser des tableaux plus complets. Il ne s'agit donc pas d'exclure une hypothèse au profit d'une autre mais d'étendre le champ de celles-ci. Hélas, tous les scientifiques ne s'inscrivent pas dans cette démarche. Par exemple, lorsque Julien d'Huy, dans son excellent ouvrage « Cosmogonies » écrit : « *L'analyse psychanalytique des récits mythologiques court donc le risque de se réduire à une logorrhée sauvage se déroulant sans aucune possibilité de contrôle extérieur, à un soliloque verbeux dont le lecteur deviendrait prisonnier.* »⁴, on ne peut que s'attrister qu'un ouvrage mené avec une telle rigueur fasse montre d'un tel amateurisme et d'une telle absence d'ouverture et de connaissance lorsqu'il s'agit d'aborder les recherches psychanalytiques menées autour de la question de la mémoire archaïque, de la transmission et de l'inconscient, individuel et collectif. J. d'Huy, citant les outils méthodologiques d'approche des mythes, évoquait l'emprunt à la biologie. Il est frappant de voir que C. G. Jung utilise les mêmes comparaisons. Y. Le Lay, commentant l'œuvre de Jung, écrit :

*La nature humaine nous apparaît ainsi identique à travers les âges immuables presque. Si les conditions de vie se modifient avec ce que l'on appelle le progrès, avec l'accroissement des connaissances, l'être humain reste cependant stable dans la modification ; il est l'unité dans le divers : le constant dans le variable. (...) L'inconscient collectif nous oblige à considérer une autre idée fort importante, celle d'hérédité psychologique.*⁵

Parce que, nous semblons oublier cet élément fondamental, la mise en récit ou en représentation n'est pas autonome. Ce n'est pas un objet concret et qui devient donc extérieur aux individus mais une production imaginaire, idéale et donc, qui n'existe que parce qu'elle est maintenue vivante par une pensée collective. Elle est le produit de la créativité psychique des individus et ne continue à vivre que dans, et grâce aux psychismes humains et cela de manière collective et partagée. Comme le dit le psychanalyste C.G. Jung :

*La mythologie n'a pas une provenance extérieure, n'est pas un fait empirique. Si ces monstres, ces entités imaginatives ne figuraient pas en nous, comme ils n'existent pas dans le monde extérieur, on ne les aurait jamais découverts. Ces images n'auraient pas été forgées, ces monstres n'auraient pas servi d'expressions symboliques si cela ne répondait en nous à quelque besoin.*⁶

De manière générale, il est admis que les productions culturelles, artistiques, ou les mythes de création de l'univers ne sont pas séparables de l'environnement matériel et historique qui les voit naître. Alors, comment, des sociétés du Moyen-Âge, ou des sociétés contemporaines peuvent-elles continuer à adhérer à des croyances et des représentations venant, pour certaines, des périodes reculées de la Préhistoire ? N'y aurait-il donc qu'une seule forme de psychisme qui, de manière mécanique, automatique, prépro-

⁴ J. d'Huy « Cosmogonies » Éd. La découverte 2020 – p. 118-119.

⁵ Les cahiers « Pensée et actions » n° 23-24 janv.-mai 1964 Y Le Lay « Aux confins de la psychologie et de la philosophie » – p.53.

⁶ C.G. Jung « L'homme à la découverte de son âme » Éd. du Mont-Blanc Genève 1962 – p. 289, 290.

grammée, donnerait une réponse unique aux grandes énigmes de l'humanité ? Pourrait-on parler d'une Nature humaine invariante qui traverserait une Histoire sans cesse en transformation ? Jung, à nouveau, nous propose cette hypothèse :

Nous rencontrons ici une couche psychique commune à tous les humains, faite chez tous de représentations similaires – qui se sont concrétisées au cours des âges dans les mythes – couche que j'ai appelée pour cela l'inconscient collectif. Celui-ci n'est pas le produit d'expériences individuelles ; il nous est inné, au même titre que le cerveau différencié avec lequel nous venons au monde. Cela revient simplement à affirmer que notre structure psychique, de même que notre anatomie cérébrale, porte les traces phylogénétiques de la lente et constante édification, qui s'est étendue sur des millions d'années. Nous naissons en quelque sorte dans un édifice immémorial que nous ressuscitons et qui repose sur des fondations millénaires.⁷

Ces questions vertigineuses nous renvoient à des concepts comme l'inconscient, le besoin de représentation, le besoin de compréhension, le Temps. C'est une promenade à travers ces différentes notions que je vous propose maintenant.

Figure 2. Le Déluge, mythe universel. (Gustave Doré, Le Déluge, domaine public)

L'inconscient, ce grand réservoir

Selon Freud, la science a infligé trois blessures narcissiques à l'humanité : d'abord avec les travaux de Copernic sur l'héliocentrisme, ensuite avec la théorie de l'évolution de Darwin, et enfin, avec la découverte de l'inconscient et de sa part déterminante sur le fonctionnement psycho-affectif de l'être humain. Nous qui nous voyons comme des êtres pensants, rationnels, sommes gouvernés par un monde interne anarchique, irrationnel, excessif, peuplé de personnages tyranniques, effrayants ou parfaits. Monstres et créatures démoniaques, superstitions, sacré... animent ce théâtre interne où se nouent et se dénouent les conflits ; où les pulsions se battent en duel avec les interdictions ; où vivent nos croyances sur nous-mêmes, sur notre entourage et sur le fonctionnement du Monde.

Figure 3. Dans la grande famille des monstres mythiques, les géants occupent une place de choix. Entre autres caractéristiques, ce sont de fameux manieurs de grosses pierres. Ainsi, c'est à deux d'entre eux que l'on doit la construction d'une chaussée censée relier l'Écosse et l'Irlande, chaussée qui devait leur permettre de se rencontrer à l'occasion d'un combat. (La Chaussée des Géants, Irlande du Nord, cliché Jacques Gossart)

⁷ Idem p. 296.

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'origine de ce grand réservoir à imaginaire et à figurations est à la fois, individuelle et collective. L'inconscient individuel est l'héritage de notre histoire personnelle et nous ne nous attarderons pas ici sur cette composante. Par contre, l'autre dimension qui nous préoccupe est celle de l'inconscient collectif déjà évoqué plus haut grâce aux travaux de Jung.

Dans chaque être individuel existent, outre les réminiscences personnelles, de grandes images « originelles », pour nous servir du terme pertinent par lequel Jacob Burckhardt les a un jour désignées ; ces figurations ancestrales sont constituées par les potentialités du patrimoine représentatif, tel qu'il fut depuis toujours, c'est-à-dire par les possibilités, transmises héréditairement, de la représentation humaine. Cette transmission héréditaire explique le fait, incroyable en somme, que certains thèmes de légendes et que certains motifs de folklore se répètent sur toute la terre en des formes identiques. (...) il s'agit de manifestations qui émanent de couches plus profondes de l'inconscient, couches où sommeillent les images originelles, apanage de l'humain en toute généralité. J'ai appelé ces images ou leurs thèmes des Archétypes.⁸

Les images originelles constituent les formes représentatives les plus générales et les plus reculées dont dispose l'humanité. Elles sont tout autant sentiment que pensée ; elles ont même quelque chose comme une vie propre, indépendante et autonome ; elles sont en cela un peu analogues à des âmes parcellaires ; nous pouvons le constater facilement dans tous les systèmes philosophiques et gnostiques qui se fondent sur la perception de l'inconscient comme source de connaissance. La représentation d'anges, d'archanges, celle des « trônes et des dominations » chez saint Paul, celle des archontes chez les gnostiques, celle de la hiérarchie céleste de Denys l'Aréopagite, tout cela provient d'une perception de l'autonomie relative des archétypes. Avec ces notions, nous avons trouvé l'objet que choisit la libido, après qu'elle a été délivrée de la forme personnelle et infantile du transfert : elle suit sa pente et plonge au plus profond de l'inconscient où elle anime ce qui y dormait depuis les temps les plus anciens. Elle a ainsi découvert le trésor enfoui dans lequel l'humanité a puisé depuis toujours, d'où elle a tiré ses dieux et ses démons et toutes ces pensées qui sont d'une force et d'une puissance supérieures, et sans lesquelles l'homme cesse d'être un homme.⁹

L'hypothèse de Jung est donc qu'à côté de l'inconscient personnel, existe un réservoir de représentations communes à l'humanité et qui plongent leurs racines dans les fondements historiques et préhistoriques de l'expérience humaine. Que ce réservoir reste vivant en chacun de nous. Et, si Jung, qui était psychanalyste, décelait les traces de cet inconscient collectif dans l'émergence de récits et de figures étrangères à l'inconscient individuel d'un patient, pouvait y lire la trace des grands récits ayant traversé l'histoire de l'humanité, il s'est également détaché de son travail clinique quotidien pour s'intéresser aux travaux des ethnologues. Par exemple, en commentant l'idée d'énergie primitive, il écrit ceci :

⁸ C.G. Jung « Psychologie de l'inconscient » Georg éditeur 1993 – p.119, 120.

⁹ Idem p. 121.

Chez certaines peuplades polynésiennes, « Mulungu » (...) est esprit, âme, être démoniaque, magie, considération ; et s'il se produit quelque chose d'inattendu et qui fait sensation, ces Polynésiens crient « Mulungu ». Cette notion de force est aussi chez les primitifs la première figuration de la conception de Dieu. Cette image, au cours de l'histoire, s'est développée en des variations toujours nouvelles. Dans l'Ancien Testament, la force magique brûle dans le buisson ardent et illumine la figure de Moïse ; dans les Évangiles, elle pleut du ciel, incarnant le Saint-Esprit sous forme de langue de feu. Chez Héraclite, elle apparaît comme l'énergie de l'univers, comme un « feu éternellement vivant » ; chez les Perses, elle est la splendeur du feu de « l'haôma », de la grâce divine ; chez les stoïciens, on la retrouve dans la chaleur originelle, la force du destin. Dans les légendes du moyen âge, elle apparaît comme l'auréole, le nimbe de sainteté, elle s'échappe, flamme rougeoyante, du toit de la chaumière dans laquelle le saint est en extase. Dans leurs visions, les saints voient le rayonnement de cette force comme un soleil, comme la plénitude de la lumière. D'après une conception ancienne, c'est l'âme elle-même qui est cette force. La notion de son immortalité comporte sa conservation, et dans la représentation bouddhique et primitive de la métempsychose (ou migration des âmes) se trouve exprimée son aptitude illimitée aux métamorphoses, jointe à sa conservation constante. Cette idée est donc inscrite depuis des temps immémoriaux dans le cerveau humain. C'est pourquoi elle se trouve disponible dans l'inconscient de chacun de nous.¹⁰

Cette notion d'inconscient collectif apparaît également dans d'autres disciplines cliniques. Ainsi, le musicothérapeute Rolando Omar Benenzon évoque, lorsqu'il parle de l'identité sonore d'un patient, l'ISO (pour identité sonore) universelle. Il nous précise :

L'iso universelle est le véritable archétype corporo-sonoro-musical formé par l'hérédité ontogénétique et phylogénétique. Nous pouvons supposer que durant des milliers d'années, les phénomènes corporo-sonoro-musicaux ont stimulé de façon répétitive et quotidienne l'être humain. (...) Ces stimulations répétitives et variables ont provoqué des perceptions, des sensations qui se sont dynamiquement logées dans l'inconscient de chaque individu. De cette façon, l'Identité Sonore Universelle qui caractérise la race humaine et qui a été héritée d'individu en individu, de groupe en groupe, de communauté en communauté jusqu'à nos jours s'est peu à peu structurée. C'est un peu comme un dépôt énergétique de son, de mouvement et de silence qui s'est forgé tout au long des millénaires et qui contient les modèles originaux et primaires, les véritables prototypes que nous possédons tous et que nous observons dans la pratique clinique précisément avec ces êtres humains dont la souffrance psychique les a amenés à la psychose, à l'autisme, la démence ou à des états de coma.¹¹

Besoin de comprendre, besoin de représenter

Jusqu'à présent, nous avons évoqué le grand réservoir de mythes de légendes et de figurations témoins de l'inconscient collectif. Mais un petit détour s'impose : celui de comprendre pourquoi ces traces se sont matérialisées dans des récits et des images, c'est-à-dire, pourquoi ces productions psychiques internes ont dû trouver une existence externe.

¹⁰ C.G. Jung « Psychologie de l'inconscient » Georg Éditeur 1993 – p. 124.

¹¹ R. O. Benenzon « La musicothérapie – La part oubliée de la personnalité » Éd. De Boeck Université 2004 – p. 38.

Commençons par le besoin de comprendre. Que ce soit en traversant les différents âges de la vie individuelle ou les périodes de vie de l'humanité, le besoin de comprendre a toujours existé. C'est la pulsion épistémophilique. La théorie psychanalytique identifie le besoin de savoir au départ du questionnement sur la sexualité. Mais, si elle trouve là son fondement, elle constitue un besoin humain fondamental. Des « pourquoi » des enfants en passant par la recherche scientifique, le besoin de comprendre est le moteur de l'apprentissage, de la découverte depuis la nuit des temps. Déjà les civilisations anciennes se posaient la question de l'origine du monde et de son fonctionnement, de l'origine de l'être humain. Ils observaient le mouvement des étoiles, cherchaient, dans la connaissance de la nature, à développer la science de guérir. Ils tentaient de cerner l'origine, de mettre un sens, d'organiser l'univers qui les entourait. La pulsion épistémophilique est donc une pulsion fondamentale chez l'être humain et est le moteur de l'histoire, de son élucidation et de ses transformations.



Figure 4. La pulsion épistémophilique a toujours poussé l'être humain à faire de nouvelles découvertes, et cette pulsion est innée. (Wikipedia / www.familiscope.fr)

Mais une fois les questions posées et les réponses formulées, un autre besoin se manifestait : celui de les représenter, les formaliser, puis, les mettre en récit. Traduire une impression, une perception sensorielle en image pérennisée et communicable, telle est une des fonctions du processus de figuration. « Le Dictionnaire international de la psychanalyse » nous donne cette définition :

La figurabilité est une faculté sensible de l'appareil psychique permettant de rendre présent en images l'objet absent : elle est active dans le processus hallucinatoire, la création artistique et le travail du rêve où les pensées latentes et abstraites sont transformées en images visuelles.¹²

Figure 5. Art rupestre : peinture de commune primitive. L'être humain a manifesté son besoin de se représenter et de représenter ses activités quotidiennes depuis le début de son existence. (DR)

¹² Dictionnaire international de la psychanalyse – sous la direction d'Alain de Mijolla Éd. Calmann-Lévy 2002 – p. 606.

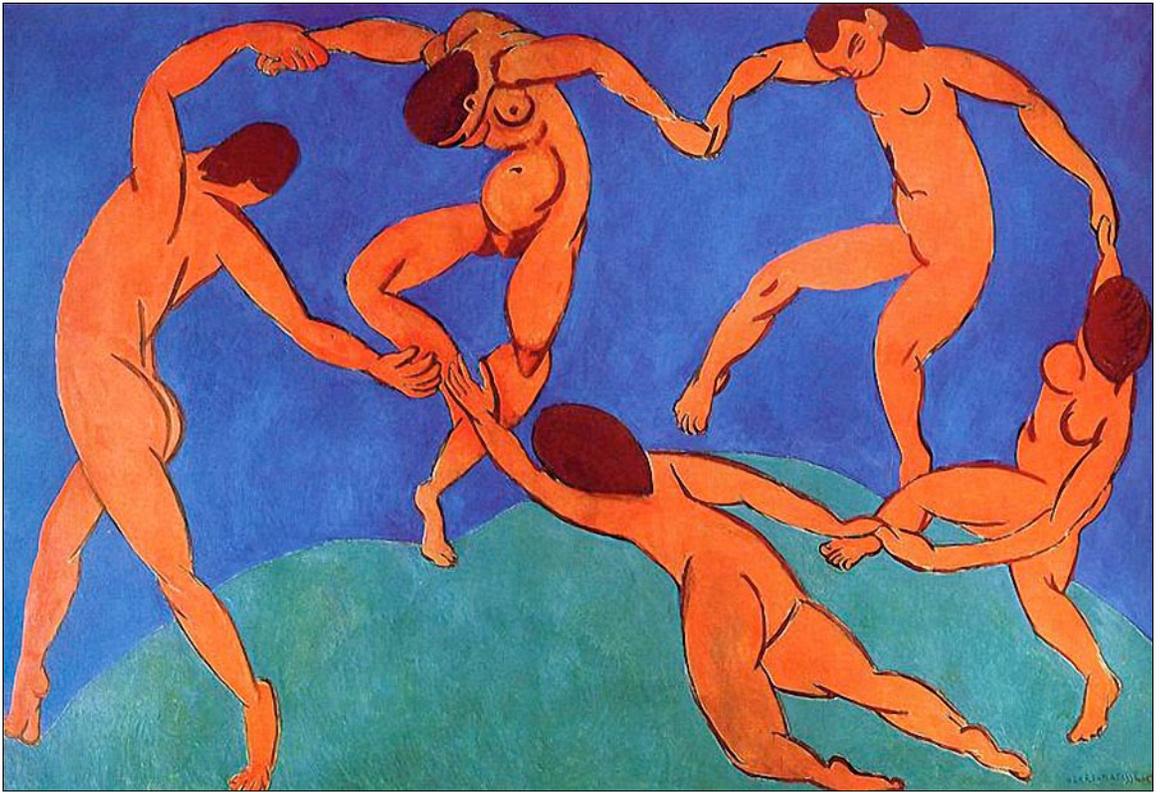


Figure 6. Le besoin de représentation est permanent et les formes utilisées sont singulièrement proches. (Matisse, La danse, www.wikiart.org)

Grâce à ce que nous a appris l'observation du fonctionnement du nourrisson, ainsi que les théorisations qu'en ont fait les psychanalystes d'enfants, nous savons que les expériences sont enregistrées d'abord selon une modalité sensorielle. Ce sont les sens qui, au départ, nous permettent de percevoir et de ressentir. Ces ressentis ne sont pas que corporels, ils s'accompagnent d'émotions. Ce sont les impressions agréables et désagréables, les sensations de peur, de retrait, de colère... souvent incontrôlables et parfois non comprises qui sont suscitées par les perceptions sensorielles et se manifestent comme autant de réflexes immédiats. Mais notre psychisme, cette formidable boîte à outils, nous permet de comprendre, anticiper, contrôler... toute une série de ces perceptions/réactions sensorielles. Ce sont les processus de symbolisation par lesquels sont reprises nos expériences sensorielles, corporelles, affectives et qui sont ainsi mises en sens et en pensées. Et c'est dans les différents niveaux de fonctionnement psychique symbolique (qu'on différencie en symbolisation primaire qui donne lieu à ce qu'on appelle la représentation de choses, et secondaire qui donne lieu à ce qu'on appelle la représentation de mots) qu'apparaissent la figuration, la capacité de représentation, et de mise en récit. C'est là aussi que se trouve le réservoir des idées, des pensées, de l'imaginaire ; mais aussi la capacité de construire rituels, mythes, et récits. Sans cette fonction symbolique, il n'y a pas de communication possible. Et toute l'expérience culturelle ou religieuse partagée par une communauté signifie que des images, légendes, récits... ont été créés, communiqués et partagés par ses membres, assurant ainsi une fonction de cohésion sociale et de partage d'un sens et d'un fonctionnement commun collectif. Le psychanalyste anglais D. W. Winnicott, parlant de la construction

de l'expérience subjective du bébé écrit :

Lorsque j'utilise le mot de culture, je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons. Nous dépendons là d'un mode quelconque de conservation du passé. Nous avons sans doute beaucoup perdu des civilisations archaïques, mais les mythes représentent un produit de tradition orale, un lot culturel, pourrait-on dire, qui a nourri pendant six mille ans l'histoire de la culture humaine. Cette histoire véhiculée par le mythe persiste jusqu'à nos jours, en dépit des efforts des historiens pour être objectifs, – ce qu'ils ne pourront jamais être même s'ils doivent s'y employer.¹³

Les archétypes

Jung a créé un concept particulier pour désigner les divers éléments hérités du passé : c'est l'archétype. Il est une sorte de modèle de représentation et de comportement issu de l'expérience humaine ancestrale.

On pourrait relier tout ceci à la théorie, construite par le psychanalyste W.R. Bion, de l'existence, dans la pensée humaine, de « préconceptions », c'est-à-dire, des pressentiments, des pensées innées. « *Le terme "préconception" renvoie aussi à la conception platonicienne selon laquelle les "phénomènes" suscitent en nous le souvenir (forme, idée) de "l'essence universelle inintelligible".* »¹⁴ Ce sont des dispositions innées qui seront mobilisées pour faire face à une expérience émotionnelle. Et de cette rencontre entre la préconception, pensée innée, et l'expérience concrète, naîtra la conception, autre stade dans les processus de formation de la pensée.

Mais même si on peut repérer des structures, références, images... communes, on ne retrouve toutefois pas ces représentations à l'identique. Elles constituent plutôt, comme le disent Jung et Bion, des matrices de représentations, de mises en récit, qui s'adaptent en fonction des situations historiques et géographiques. Pour Jung,

L'archétype est une sorte de disponibilité, de propension à reproduire toujours à nouveau les mêmes représentations mythiques, ou images analogues. D'après cela, il semble que ce qui s'inscrit et s'exprime dans l'inconscient, c'est exclusivement la représentation imaginative et subjective suscitée par le phénomène physique auquel elle correspond et fait écho. On pourrait donc admettre que les archétypes sont constitués par les empreintes bien des fois imprimées, des réactions subjectives.¹⁵

Ceci rejoint d'ailleurs ce que dit Julien d'Huy :

La diffusion de certains récits oraux est le produit d'une très longue histoire. À une échelle temporelle aussi vaste, toute datation précise est impossible, mais la répartition aréale de certains récits et motifs mythologiques suggère leur très grande ancienneté. Les mythes et les traditions mythologiques semblent ainsi transmettre l'essentiel de leur substance à chaque répétition. Cependant, malgré leur stabilité,

¹³ D.W. Winnicott « La localisation de l'expérience culturelle » in « Jeu et réalité » Éd. Gallimard 1975 – p.137, 138.

¹⁴ C. Neri & coll. « Lire Bion » Éd. Érès 2006 – p. 76.

¹⁵ C.G. Jung « Psychologie de l'inconscient » Georg éditeur 1993 – p. 125.

*mythes et traditions ne constituent pas des types immuables, transmis de génération en génération dans un « plan » fixe de la culture : s'ils s'empruntent ou se transmettent, ce n'est jamais à l'identique en raison des effets contingents des migrations, des changements socio-économiques, de la distinction identitaire, etc.*¹⁶

Dans son excellent ouvrage « Signe et forme », Philippe Grosos relate une anecdote rapportée par Jean-Pierre Mohen dans son ouvrage « Arts et histoire » :

*Des aborigènes Ngarinyin sortis pour la première fois de leur territoire australien lors d'un voyage sur le continent européen en 1997, à la fois surpris et indifférents à leur immersion occidentale, se sont mis à pleurer lors de la visite de la grotte de Lascaux (...) car ils ont cru que leur territoire sacré et peint d'Australie, qu'ils ne reconnaissaient pourtant pas exactement, s'était déplacé à leur rencontre.*¹⁷

Et P. Grosos ajoute :

*S'il convient certes de se défier de tout recours à l'ethnologie comparée, on peut toutefois porter attention à un autre enjeu de son propos. En effet, « l'espace primordial » qu'il évoque ici est fondamentalement un espace esthétique : c'est celui du sentir, par quoi avant toute réflexion nous nous savons présents au monde. C'est l'espace qu'il faut dire pathique de la communication, et en cela le lieu originaire et anhistorique où se forme l'œuvre d'art.*¹⁸

Et, dans sa conclusion, parlant des sites de Lascaux et de La Marche, il termine sur ce constat :

*Conjuguant leur différence, ils contribuent ainsi à rendre sensible le fait qu'en deçà de tout signe d'écriture, les formes plastiques engagent, originairement car de façon préréflexive, l'humain en nous. Ce sont celles-ci que fort radicalement les hommes du paléolithique supérieur, et peut-être même ceux antérieurs de culture moustérienne, en devenant artistes, ont commencé à mettre en évidence. Sur ce point au moins, et malgré l'abîme qui nous sépare d'eux, nous ne faisons que les suivre.*¹⁹

Quant au mythe, voici comment Mircea Eliade le définit :

*Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être.*²⁰

Et Y. Le Lay précise :

Dans les mythes, les légendes de tous les peuples, dans les religions, dans les contes, dans l'alchimie même, on retrouve partout les grands courants profonds de la psyché humaine avec ses caractéristiques. Légendes de Grèce ou de l'Asie, de la Polynésie ou de l'Amérique du nord et du sud, toutes présentent, malgré leurs différences

¹⁶ J. d'Huy « Cosmogonies » Éd. La Découverte 2020 – p. 287, 288.

¹⁷ P. Grosos « Signe et forme » Les Éditions du Cerf 2017 – p. 184, 185.

¹⁸ Idem p. 185.

¹⁹ Idem p. 230.

²⁰ Mircea Eliade « Aspects du mythe » Éd. Gallimard 1963 – p. 15.

apparentes, malgré leur contenu apparent, pour parler comme Freud, un contenu latent étrangement semblable. Il suffit de se rappeler la figure du héros légendaire pour comprendre avec quelle constance il se présente partout. Hercule ou Gilgamesh, Siegfried ou Kumbili et tant d'autres, tous les héros ont une destinée analogue dont les phases se retrouvent à peu près semblables. Naissance dans des conditions particulières, jamais simplement comme la naissance d'un homme ordinaire : le héros naît d'une fleur, il descend de la lune ou sort de la tête d'un autre dieu, il naît d'une vierge ; quelle que soit la manière, il se distingue des simples mortels et est en quelque sorte marqué dès la naissance d'une singularité qui le suivra durant toute son existence.²¹

Pour Bion, les mythes sont aussi un moyen d'accéder à la connaissance, qui, nous l'avons déjà évoqué plus haut avec la pulsion épistémophilique, est fondamentale pour l'être humain. Ils constituent ainsi une sorte de galerie de tableaux qui seront utilisés pour accroître la compréhension lorsque se présente à un être humain, une situation émotionnelle. Bion va s'intéresser à trois mythes différents : celui d'Œdipe, du Jardin d'Eden, et de la tour de Babel. Il y verra des éléments communs aux trois mythes : celui d'un Dieu omnipotent et omniscient, la curiosité et la punition de celle-ci.



Figure 7. Dans la cosmogonie chinoise, le démiurge Pángǔ grandit tant et tant qu'il finit par séparer le ciel et la terre. À sa mort, son corps donna naissance aux éléments du monde : les mers et les terres, la lune et le soleil, le vent et le tonnerre. Quant aux êtres humains, ils naquirent, non du corps de Pángǔ, mais de ses puces. (DR)

Le temps, ce petit coquin

On ne peut pas parler de transmission, de la permanence de certains mythes et figurations sans parler du temps. Le temps est un élément de base pour les historiens et les archéologues pour qui la datation d'un site ou d'un objet constitue une clef de compréhension fondamentale. Et pourtant... Le temps seul, absolu, n'existe pas. Il a été inventé par les chemins de fer ! C'est depuis qu'Einstein a formulé la théorie de la Relativité, que nous savons que le temps n'existe pas. Comme le souligne S. Hawking :

En Relativité, il n'y a pas de temps absolu unique, chaque individu a sa propre mesure personnelle du temps qui dépend du lieu où il est et de la manière dont il se déplace. Avant 1915, l'espace et le temps étaient perçus comme une arène figée dans laquelle les événements advenaient : elle-même n'étant nullement affectée par ce qu'il y advenait. C'était vrai même de la théorie de la Relativité Restreinte. Les corps se mouvaient, les forces attiraient et repoussaient, mais le temps et l'espace continuaient, tout simplement, sans altération. Il était naturel de penser que l'espace et le temps coulaient à jamais. La situation, cependant, est tout à fait différente dans la théorie

²¹ Les cahiers « Pensée et actions » n° 23-24 janv.-mai 1964 Y. Le Lay « Aux confins de la psychologie et de la philosophie » – p. 57.

*de la Relativité Générale. L'espace et le temps sont maintenant des quantités dynamiques : quand un corps se meut, ou quand une force agit, en retour, la structure de l'espace-temps affecte la façon dont les corps se meuvent et dont les forces agissent. L'espace et le temps n'affectent pas seulement tout ce qui arrive dans l'univers, ils en sont aussi affectés.*²²

Ce n'est donc pas d'un temps dont nous parlons, encore moins d'un temps-valeur absolue mais bien d'un espace-temps, mis en forme par Einstein dans sa formule désormais célèbre, $E=mc^2$.

On se trouve donc devant ce paradoxe qu'il n'est pas possible de parler du temps tout en devant utiliser celui-ci lorsqu'on parle histoire. Et pour se lancer à pieds joints dans la bouteille à encre du Temps, on peut mentionner la première phrase de définition du Petit Robert : « *Milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession.* »²³ Ou, plus poétiquement, la première phrase du Larousse – édition 1949 – « *Durée, succession des choses personnifiées : les illusions s'envolent sur les ailes du temps* ».

Il y a le temps des historiens et des archéologues mais il y a aussi le temps psychique, le temps de la mémoire. Et, pour l'inconscient non plus, le temps n'existe pas. L'inconscient est intemporel. Il ne distingue pas le passé du présent. Parlant du temps, le dictionnaire international de la psychanalyse précise « *Enfin, toute la pathologie montre comment la succession temporelle n'est pas respectée, ce que l'on voit aussi dans le fantasme qui réunit passé, présent et avenir en une même représentation, et dans la névrose de transfert qui repose sur l'anachronie des affects* ».²⁴

« *Concernant le fantasme, la chronologie y est traitée avec encore plus de mépris dans la mesure où le fantasme "flotte en quelque sorte sur trois temps, les trois moments de notre activité représentative". (1908). Il faut une impression actuelle (présent) pour réveiller une motion pulsionnelle liée à un événement infantile (passé) et créer, en imagination, une situation rapportée à l'avenir où le désir se réaliserait.* » Ainsi, c'est toute la vie psychique qui est marquée par ces distorsions temporelles ou ces effacements du temps. « *"Le névrosé, écrit Freud, souffre de fixation ou de régression" (1912-13). (...) Plus profondément encore, la vie psychique conjugue simultanément trois formes de régression topique, temporelle et formelle dans le rêve comme dans la névrose. Or, ajoute Freud, "ces trois sortes de régression n'en font pourtant qu'une à la base et se rejoignent dans la plupart des cas, car ce qui est le plus ancien dans le temps est aussi primitif au point de vue formel et est situé dans la topique psychique le plus près de l'extrémité de la perception."* (1900). *Du point de vue psychanalytique, le temps est toujours un temps mêlé où l'archaïque de l'enfance individuelle est actif, voire, si on suit Freud, celui de l'enfance phylogénétique, l'époque primitive de l'humanité.* »²⁵

Tout ceci pourrait préciser l'image que nous tentons de construire depuis le début de cet article à propos de la permanence des figurations, mythes et légendes à travers

²² S. Hawking « Une brève histoire du temps » Éd. Flammarion 1989 – p. 54.

²³ Dictionnaire Petit Robert.

²⁴ « Dictionnaire international de la psychanalyse » sous la direction d'A. De Milolla Éd. Calmann-Lévy 2002 – p. 1709.

²⁵ « Dictionnaire international de la psychanalyse » sous la direction d'A. De Mijolla Éd. Calmann-Lévy 2002 – p. 1708.

l'histoire. D'une certaine manière, nous nous trouverions devant une sorte de temps aplati fait d'une vivance des traces mnésiques constitutives d'éléments du psychisme humain, plus que d'un processus de transmission d'un matériau figuratif externe.

Pour étayer cette image d'un aplatissement des notions de passé et présent, on peut encore citer des expériences de synchronicité d'espace et de temps, effectuées, entre autres, par J.-B. Rhine à la Duke University en Caroline. Lors de l'expérience temporelle, un expérimentateur demande à un sujet d'écrire les numéros d'une série qui ne sera choisie que plus tard. Malgré la répétition de l'expérience avec plusieurs sujets, on obtient un résultat dépassant de façon notoire ce à quoi on pouvait statistiquement s'attendre. Dans son article sur la synchronicité, Aniela Jaffé conclut :

Étant donné qu'il s'agit de très grands nombres, de tels résultats sont intéressants : ce serait légèreté que de les ignorer. Au cours de l'expérience dans l'espace, il se produit, pourrait-on dire, un raccourcissement de la distance, de sorte qu'une série de cartes, quoiqu'éloignée [sic] de centaines de kilomètres, se trouve en quelque sorte sous les yeux du sujet ; au cours de l'expérience dans le temps, la « distance temps » entre le perçu actuel et l'événement réel qui aura lieu dans le futur, se « contracte », et comme, notamment pour l'expérience dans le temps, aucune explication causale ne peut être retenue – comment, en effet, un événement qui ne s'est pas encore produit pourrait-il agir comme cause ? – les résultats ne se peuvent expliquer que par une relativité psychique de l'espace et du temps.²⁶

Il est légitime de s'interroger sur ce qui permet l'apparition de ces phénomènes de synchronicité. Aniela Jaffé fait ce commentaire, d'ailleurs très proche de la mobilisation psychique qui constitue le travail psychanalytique :

On sait déjà depuis longtemps que les phénomènes spontanés d'ESP²⁷ se produisent le plus souvent (mais pas toujours, à ce qu'il semble) à des moments caractérisés par certaines humeurs et autres vicissitudes heureuses ou malheureuses de la vie. À celles-ci correspondent certaines structures de la psyché appelées en biologie du nom de « patterns of behaviour », en psychologie du nom « d'archétypes ». C'est dans des états d'esprits et des situations analogues que l'on observe, l'expérience nous l'apprend, le plus grand nombre de phénomènes synchronistiques.²⁸

Ces expériences ont nourri la réflexion de Jung et l'ont amené à développer l'idée d'une « élasticité du temps ». Et, pour expliquer ces phénomènes, il évoque, lui aussi, la synchronicité. Aniela Jaffé, reprenant la pensée de Jung nous précise :

Dans les deux cas, il s'agit de l'apparition inattendue, dans la conscience de l'observateur, d'une image qui n'a pas été transmise par les organes des sens, image dont on peut après coup constater qu'elle est comme une perception, ou qu'elle est réellement la perception d'un événement extérieur qui a eu lieu au même moment.²⁹

Le psychanalyste W.R. Bion parle, lui aussi, d'une « extension du psychisme » entre autres, dans le champ temporel. Voici ce qu'en dit L. Grinberg dans sa « Nouvelle introduction à la pensée de Bion » : « Le concept de vie psychique élargie temporellement, implique que

²⁶ « Les cahiers » « Pensée et Action » n° 23-24 janv.-mai 1964 – Aniela Jaffé « Synchronicité » p. 110, 111.

²⁷ ESP Extrasensory perception.

²⁸ Les cahiers « Pensée et Action » n° 23-24 janv.-mai 1964 – Aniela Jaffé « Synchronicité » – p. 114.

²⁹ Idem p. 112-113.

l'on pense le présent contenant des passés, mais aussi des futurs. Ces derniers évoluent et cette évolution recoupe le psychisme sensible et observateur, en se manifestant dans la décision. »³⁰ Et, évoquant le titre de la dernière œuvre de Bion et son lien avec l'extension du champ psychique, Grinberg écrit : « *Le titre de la trilogie attire l'attention sur cette question ; "Une Mémoire du Futur nous parle du futur rendu présent et de ces mémoires qui contiennent souvent des futurs que l'on n'a pas choisis, que l'on rejette".* »³¹

Et, de manière générale, tous les psychanalystes et psychothérapeutes psychanalytiques travaillent sur cette notion, essentielle pour eux, d'une remobilisation du passé infantile qui devient présent grâce au lien transférentiel patient/thérapeute.

En guise de conclusion provisoire

Arrivés au terme de notre balade dans un aspect du fonctionnement psychique humain, on se rend compte que des notions qui peuvent paraître aussi rigoureuses et établies que le temps, sont beaucoup plus complexes que ce qu'on pouvait imaginer.

La mémoire efface les césures entre passé et présent. La pensée, celle entre présent et futur. Et, d'une certaine manière, ce passé, si cher aux historiens et aux archéologues, devient ainsi si proche qu'il provoque l'émotion d'une rencontre vivante devant la découverte d'objets ou de sites exhumés d'un passé à la fois si lointain et si proche.



Figure 8. Howard Carter en dialogue singulier avec la momie de celui qu'il a cherché pendant tant d'années. (Wikipedia)

³⁰ L. Grinberg et coll. « Nouvelle introduction à la pensée de Bion » Éd. Césura 1996 – p.165.

³¹ Idem p. 165.

À propos de l'auteurice



Régine Gossart est psychothérapeute, musicothérapeute et psychodramatiste. Elle a travaillé en enseignement spécialisé, en psychiatrie adulte et, durant ces vingt-cinq dernières années, au Service de santé mentale de l'Université Libre de Bruxelles.

Quelques publications :

"La construction individuelle à l'intersection de l'intrapsychique et du social" in revue *Psychothérapies*, Vol. 23, n° 3, 2003.

"Le corporel comme partenaire de la scène psychodramatique" chapitre 7 de l'ouvrage collectif : *Le psychodrame psychanalytique métathérapeutique* N. Calevoi, G. Darge, R. Gossart et coll. – De Boeck, 2008.

"Le psychodrame de supervision et l'accès aux clivages" idem chap. 9.

"Un aménagement possible du dispositif du psychodrame" idem chap. 13.

"Quel cadre pour l'acte ?" in revue *Adolescence* n° 67, 2009.

"Le geste, un allié des transformations psychiques" in revue de la SPASM *Changer*, 2010.

Chez Kadath, elle a déjà publié : *Le mystère des déformations crâniennes*, 2020.

Bibliographie

- ⇒ D. ANZIEU "Le Penser" Éd. Dunod 1994.
- ⇒ C. ATHANASSIOU "Bion et la naissance de l'espace psychique" Éd. Popesco 1997.
- ⇒ L. BALESTRIERE "Freud et la question des origines" Éd. DeBoeck 1998.
- ⇒ W.R. BION "Réflexion faite" Éd. PUF 1983.
- ⇒ W.R. BION "Éléments de psychanalyse" Éd. PUF 1979.
- ⇒ W.R. BION "Aux sources de l'expérience" Éd. PUF 1979.
- ⇒ R. O. BENENZON "La musicothérapie – La part oubliée de la personnalité" Éd. De Boeck Université 2004.
- ⇒ C. et S. BOTELLA "La figurabilité psychique" Éd. In Press 2007.
- ⇒ BRUN & coll. "Formes primaires de symbolisation" Éd. Dunod 2014.
- ⇒ CHOUVIER & R. ROUSSILLON "Corps, acte et symbolisation" Éd. De Boeck 2008.
- ⇒ CICCONE et M. LHOPITAL "Naissance à la vie psychique" Éd. Dunod 1994.
- ⇒ M. ELIADE "Aspects du mythe" Éd. Gallimard 1963.
- ⇒ J. D'HUY "Cosmogonies La Préhistoire des mythes" Éd. La Découverte 2020.
- ⇒ S. FREUD "Malaise dans la civilisation" Éd. PUF 1981.
- ⇒ S. FREUD "Totem et Tabou" Éd. Payot 1965.
- ⇒ L. GRINBERG & coll. "Nouvelle introduction à la pensée de Bion" Éd. Césura 1996.
- ⇒ P. GROSOS "Signe et forme" "Philosophie de l'art et art paléolithique" Les Éditions du Cerf 2017.
- ⇒ J. GUILLAUMIN "Le Moi sublimé" Éd. Dunod 1998.
- ⇒ S. W. HAWKING "Une brève histoire du temps" Éd. Flammarion 1989.
- ⇒ C.G. JUNG "L'homme à la découverte de son âme" Éd. du Mont-Blanc 1962.
- ⇒ C.G. Jung "Psychologie de l'inconscient" Georg éditeur 1993.
- ⇒ J.-L. LE QUELLEC "Jung et les archétypes" Éd. Sciences Humaines 2013.
- ⇒ NERI & coll. "Lire Bion" Éd. Eres 2006.
- ⇒ PRIGOGINE & coll. "Entre le temps et l'éternité" Éd. Flammarion 1992.
- ⇒ J.-M. QUINODOZ "Lire Freud" Éd. PUF 2004.
- ⇒ R. ROUSSILLON "Le plaisir et la répétition" Éd. Dunod 2001.
- ⇒ H. SEGAL "Rêve, art, phantasme" Bayard Éditions 1993.
- ⇒ D.W. WINNICOTT "Jeu et réalité" Éd. Gallimard 1975.



- ⇒ Les cahiers "Pensée et action" C.G. JUNG n° 23-24 Janv.-Mai 1964.
- ⇒ "Revue belge de Psychanalyse" n° 52.
- ⇒ "Revue belge de Psychanalyse" n° 69 2016-2.
- ⇒ "Dictionnaire international de la psychanalyse" sous la direction de A. DE MIJOLLA Éd. Calmann-Lévy 2002.

KADATH ASBL
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy